

# LETTRE À LA RÉPUBLIQUE DES AUBERGINES

*Abbas Khider*



PIRANHA





LETTRE À LA RÉPUBLIQUE  
DES AUBERGINES



Abbas Khider

# LETTRE À LA RÉPUBLIQUE DES AUBERGINES

—

traduit de l'allemand par Justine Coquel

**PIRANHA**

L'écriture de ce roman a bénéficié du soutien  
de la bourse Alfred Döblin de l'Académie des arts de Berlin  
et de celui de la fondation Robert Bosch.

[www.piranha.fr](http://www.piranha.fr)

Édition originale :  
*Brief in die Auberginenrepublik*

© Edition Nautilus 2012

© Piranha 2016,  
pour la traduction française

*Pendant presque une décennie, des dernières années du XX<sup>e</sup> siècle aux premières années du XXI<sup>e</sup> siècle, Tu n'as reçu que peu de lettres de ma part, et moi tout aussi peu de Toi. À Toi et à toutes les âmes patientes, tristes, mais ne perdant pas espoir, je dédie ce livre.*





*Les jours vont et viennent  
tout reste comme il est  
Rien ne reste comme il est  
il se brise comme de la porcelaine  
Tu t'emploies  
à en recoller les morceaux  
pour en faire un vase  
et tu pleures  
parce que tu n'y parviens pas*

Rose Ausländer



## LES JOURS VONT ET VIENNENT

La Terre a toujours été ovale, comme un œuf, et figée, car elle ne plane pas sans consistance dans le vide, elle est plantée dans les cornes d'une vache. Les quatre pattes de la vache sont bien ancrées dans les profondeurs infinies de l'espace. L'une de ses pattes arrière se repose au Paradis, l'autre brûle en Enfer. Quant aux sabots de devant, l'un se trouve dans l'eau de la Création, l'autre dans les flammes de Satan. La partie supérieure de l'œuf, tournée vers l'eau de la Création et le Paradis, est bénie de délectation et de paix, et se trouve dans un état de bonheur constant. L'autre moitié en revanche, celle qui plane au-dessus de l'Enfer et du feu de Satan, bout dans le purgatoire des dictatures, de la guerre et de la pauvreté.

Pourtant, de temps en temps, la vache change de position et les conséquences sont désastreuses pour l'œuf terrestre : il vacille et chaque balancement fait naître de nouvelles ères, de nouvelles époques. C'est de cet état fiévreux de la glace que naquit l'humanité, d'une évolution sans cesse répétitive : d'abord la première face de la Terre – la moitié de l'humanité – connaît une certaine prospérité, puis c'est le noir complet. Comme dirait Nietzsche, c'est l'éternel retour du même : l'histoire n'est pas linéaire, c'est une suite aléatoire et vicieuse d'événements agréables et insupportables.

Grâce à la sagesse de la vache sacrée, les rires et les pleurs ont été bien répartis entre les hommes dans le monde entier – jusqu’à ce que, il y a plusieurs décennies, la vache se fige soudain. Depuis, le monde est calme. Pour ceux qui vivaient dans la pénombre, elle perdure, alors que les autres continuent de briller en pleine lumière. Et personne dans l’univers ne sait pourquoi la vache ne bouge plus...

C’est dans la partie sombre de l’œuf que débute l’histoire que je veux vous raconter, celle d’une lettre. Elle se passe en Afrique et en Asie. Plus précisément : en Arabie. Pour être tout à fait précis elle commence en Libye et se termine en Irak. Et pour être d’une précision microscopique, elle se déroule dans les recoins les plus sombres de ces pays pauvres : les quartiers de Kadhafi City à Benghazi et de Saddam City à Bagdad.

## PREMIER CHAPITRE

---

Salim al-Kateb, 27 ans, ouvrier du bâtiment  
vendredi 1<sup>er</sup> octobre 1999  
Benghazi, Libye

Ras Ebeda, quartier miséreux et peuplé des plus pauvres locaux et étrangers, que l'on surnomme ici avec sarcasme «Kadhafi City», dort profondément sous un lourd manteau caniculaire. On est le 1<sup>er</sup> octobre et pourtant on se croirait dans un hammam. Lorsque j'arrive dans la rue principale, à trois cents mètres à peine de chez moi, la chaleur m'écrase les os. L'arrêt de bus est en plein soleil, il n'y a pas d'abri. Autour de moi les rues sont désertes et les magasins sont fermés. Aucun mouvement, seul le vent fait voler la poussière et quelques lambeaux de journaux, de papier et de sacs plastique.

À la pause déjeuner, la température transforme Benghazi en ville fantôme. Les gens s'enferment chez eux et savourent l'air frais du climatiseur, ils font la sieste et restent scotchés devant des feuillets égyptiens et syriens. Depuis que le gouvernement a autorisé les satellites, les Libyens passent tout leur temps à découvrir le monde à travers le petit écran.

Un bus bleu et blanc fait enfin son apparition. Le chauffeur roule doucement, s'arrête puis crie : «Centreville, Esplanade. On se dépêche!» Je monte et vais m'asseoir à l'arrière. En plus de moi, il y a huit voyageurs. À l'intérieur du bus, la chaleur est aussi étouffante que dans

une boulangerie libyenne. Ça sent le gras et la transpiration. La climatisation ne fonctionne pas et, en un rien de temps, je suis trempé de sueur. Personne ne dit rien. C'est plutôt étrange. En général, les gens d'ici aiment bien bavarder. Heureusement, il n'y a pas de bouchons. Mais le bus avance très lentement, comme s'il roulait sur des œufs. Je ne suis pas près d'arriver dans la rue Nasser. Je suis pourtant si proche du but...

Ces dernières minutes avant de pouvoir enfin envoyer la lettre me paraissent interminables. Ça fait deux ans que j'attends. Deux longues années que je rêve de trouver un moyen de la mettre dans une enveloppe et de lui dire «*adios*».

J'ai exclusivement passé ces deux derniers jours à la rédiger. Je l'ai travaillée et encore hier, j'en reconsidérerais, améliorerais et changeais le contenu. Je ne pensais qu'à Samia, j'avais tant de choses à lui raconter et je ne pouvais même pas en dire le tiers. Je lui ai déjà écrit de nombreuses lettres, elles se sont compilées au fil du temps en un petit livre que j'ai fini par détruire, submergé par le désespoir que tout cela soit vain et de ne jamais pouvoir les lui faire parvenir. Coller seulement un timbre sur l'enveloppe et l'expédier me paraissait, et me paraît toujours, inconcevable. Si c'était aussi simple que ça, j'écrirais de longues lettres à Samia chaque semaine.

Dans les premiers mois qui ont suivi mon arrivée à Benghazi, j'allais à la poste une fois par semaine. Je marquais toujours un temps d'arrêt devant le bâtiment, puis je me disais que ce n'était pas une très bonne idée. Je laissais tomber et rentrais vite chez moi avec la lettre, je m'asseyais à mon bureau et je lui ajoutais quelques phrases. Mes colocataires égyptiens de l'époque, avec lesquels je travaille encore sur les chantiers aujourd'hui et avec qui j'ai vécu mes premiers mois ici dans le quartier Sidi-Hussein,

avant d'emménager dans mon actuel appartement de Khadafi City, rigolaient et se moquaient toujours de moi en disant que j'étais tombé amoureux de la postière, voire de la poste entière.

La première fois que je suis entré dans le bureau de poste, une longue file d'attente s'étirait devant moi. Je suis resté planté là presque trente minutes avant que mon tour arrive enfin. L'employée désagréable était tellement maquillée qu'on aurait dit un perroquet dégoulinant sous la pluie, et elle mâchait son chewing-gum avec tant de vigueur qu'elle donnait l'impression de vouloir le cracher à tout moment sur moi ou sur un autre client. Son regard las effleura mon visage, puis elle me lança : « C'est pour quoi ? » Je n'ai pas répondu, je me suis juste retourné et j'ai filé en un éclair. Face au guichet et au visage peinturluré de cette femme, je me suis soudainement demandé : et si la lettre atterrissait entre les mains de la police ? Et si Samia se faisait arrêter ? Ces réflexions m'ont rendu infiniment triste et furieux. Rien que d'y penser, j'en tremblais de peur. Je savais qu'à Bagdad, ces scélérats allaient faire de la vie de Samia un enfer s'ils apprenaient l'existence des lettres que je lui envoyais. Voilà pourquoi je n'ai jamais réussi à confier aucune de ces lettres à un quelconque employé de la poste. Parfois j'avais même l'impression d'être observé.

J'ai toutes les raisons d'avoir peur ! Je suis persécuté par le régime. Ça nous est tombé dessus en 1997. Nous étions huit amis de l'université de Bagdad, cinq garçons et trois filles, et nous nous retrouvions chaque semaine pour une soirée lecture et discussion autour d'un livre. Voilà comment sont arrivés les ennuis : nous lisions des livres interdits. Aujourd'hui encore, je me demande comment la police est remontée jusqu'à nous. Toujours est-il que, par un bel après-midi de mai, les hommes ont tous été

arrêtés sur le campus, pas les femmes. Pourquoi pas elles ? L'énigme reste entière. Même sous la torture des interrogatoires, aucun des garçons n'a vendu les filles.

J'ai passé sept jours de ma vie au cachot, ou « en Suisse » comme on appelle ironiquement la prison irakienne. Peut-être parce que l'appareil à électrochocs est « made in Switzerland » ? Ce furent les sept jours les plus horribles de ma vie. J'étais accroupi dans une cellule étroite, un peu plus d'un mètre carré avec quatre murs, une ampoule, un seau pour pisser, un verre et une couverture sale, rien d'autre. J'avais l'impression d'être comme dans un cercueil, dans un tombeau d'Égypte antique où je n'avais le droit d'emmener que le strict minimum pour l'au-delà. Un silence de mort régnait toute la journée. La porte ne s'ouvrait qu'en de rares occasions, quand les gardes m'apportaient à manger – un morceau de pain – ou quand ils venaient me chercher pour l'interrogatoire. J'ai vécu toute une semaine entre ce tombeau et la salle de torture qu'on appelle communément salle d'interrogatoire.

Grâce à mon oncle Mazen, qui a réussi à soudoyer les policiers en charge de l'interrogatoire, on m'a laissé partir avant que mon cas n'atterrisse entre les mains du ministère de la Défense. Mon oncle a le bras long, il est chef d'entreprise, un de ceux qui travaillent beaucoup avec les huiles du gouvernement. Il est venu me chercher et m'a dit : « Ton cas va bientôt être réexaminé. J'ai fait le nécessaire pour qu'il soit mis de côté pendant quelques jours. Bientôt, tu seras à nouveau recherché. Tu dois immédiatement quitter le pays. J'ai tout prévu pour ta fuite. »

Une heure plus tard, deux Kurdes sont venus me chercher. J'ai dû rester caché dans leur camion pendant près de vingt heures, soit la durée du trajet jusqu'à la frontière syrienne en passant par le nord. On a traversé l'Euphrate dans un bateau à rames et, quelques minutes



plus tard, j'avais quitté l'Irak. J'ai été accueilli en Syrie par des Irakiens et quelques policiers syriens. Nous nous sommes rendus en Jeep dans la ville de Kameshli. C'est là que des membres du Parti communiste irakien m'ont donné un faux passeport avant de m'envoyer à Damas. Mais personne ne voulait me garder en Syrie : il a fallu que je quitte le pays pour la Libye. Les gens à Damas disaient : « Personne ne sort de taule après une semaine seulement. Dépêche-toi de t'enfuir en Libye ! Damas, c'est trop dangereux pour toi, tout le monde va penser que tu es une taupe. Et puis la réputation de ton oncle joue contre toi. »

Je n'ai rien compris à tout ça. J'avais l'impression d'être une balle qu'on se renvoyait d'un endroit à l'autre. En l'espace de quelques jours, ma vie avait complètement changé. Voilà mon histoire, elle est courte mais à la fois très longue. Dix jours de ma vie au cours desquels j'ai tout perdu : ma famille, mon chez-moi, ma fiancée, mon statut d'étudiant et ma réputation. Et maintenant, j'essaye de survivre sur un chantier en Afrique du Nord. Mon rêve serait de trouver une possibilité d'envoyer cette lettre à Samia pour lui dire que je ne suis pas un traître, que je suis encore en vie et que je ne l'ai pas oubliée.

J'ai enfin trouvé la solution. Ou plutôt, j'ai l'impression que la solution est à portée de main. Il y a quelques jours, je suis allé au café Tigris près de Midan al-Chajara – la place des Arbres – dans le centre, le seul café de Benghazi tenu par un Irakien. Toute la journée ils passent des chants tristes du sud de l'Irak, beaucoup de travailleurs irakiens s'y retrouvent pour boire le thé irakien, aussi noir et amer que le cœur des hommes politiques de notre pays. Ils passent leur temps à se plaindre de la politique de leur patrie et de la vie ennuyeuse en Libye. C'est dans cet atypique « Tigris » que j'entendis parler d'un bon coiffeur récemment installé

en ville. Un Irakien aussi, apparemment, et j'ai eu envie de me faire couper les cheveux par lui.

Le jeune Jafer confirmait tous les stéréotypes sur les coiffeurs. Il n'arrêtait pas de parler, une vraie radio sur pattes déversant paroles, rumeurs et autres informations. Lorsqu'il m'a demandé comment allait ma famille restée à Bagdad, je lui ai répondu que je n'en avais aucune idée. Que mes proches n'avaient pas de ligne fixe et que, quand bien même, je ne pouvais pas les appeler à cause de la surveillance. Envoyer des lettres ou même en recevoir était de toute façon impossible. Jafer avait aussitôt compris : en même temps, il ne débarquait ni de Mars ni du Luxembourg. Il avait l'air de dire qu'il existait un moyen d'entrer en contact avec sa famille en Irak.

« Relativement compliqué, ajouta-t-il. On dit que dans la capitale jordanienne il y a plusieurs chauffeurs de camions qui font constamment le trajet entre Bagdad et Amman. » Depuis l'embargo économique de 1991, Amman serait la seule ville encore reliée à l'Irak pour le transport de marchandises. Le courrier des proches restés à Bagdad pourrait être transporté jusqu'à Amman par les mêmes chauffeurs. « Avant je ne savais pas non plus comment entrer en contact avec ces chauffeurs de camions. Après tout, eux aussi ont peur de se faire prendre par la police de sûreté. Le seul moyen est de dégoter quelqu'un qui connaît un de ces chauffeurs. Et je connais ce quelqu'un.

– Amman ? Mais c'est en Jordanie ! Là on est en Afrique du Nord !

– En exil, il n'y a que des solutions. Il y a peu de temps, j'ai entendu parler d'un Libyen à Benghazi nommé Malik Gaddaf-A-Dam. Il tient une agence de voyages dans le centre qui s'appelle el-Amel – Espoir. Tes espoirs seront comblés dans cette agence. Malik supervise le trafic de courrier et est en contact avec les chauffeurs de camions.

Les lettres sont transportées en taxi collectif jusqu'à une agence de voyages d'Amman qui appartient à un ami ou à un associé de Malik. Les chauffeurs livrent ou retirent les lettres à cet endroit. Mais cet ami demande deux cents dollars par lettre. Jamais je n'aurais cru qu'envoyer une lettre puisse coûter aussi cher.

– Deux cents dollars ? Presque six cents dinars libyens ?  
Je gagne à peine quatre cents dinars par mois !

– C'est comme ça.

– Ça veut dire que je vais devoir déboursier tout l'argent que j'ai économisé ces derniers mois. Et comment je peux le joindre, ce Malik ? ai-je demandé à Jafer.

– Je peux t'arranger un rendez-vous si tu veux. »

C'est à ce rendez-vous que je me rends en ce moment. J'espère vraiment que ce Malik est compétent. Je fais quoi, moi, s'il s'avère qu'il est de la police de sûreté ou si c'est une taupe ? Je perdrais la lettre et l'argent, mais surtout mon droit de séjour en Libye. Peut-être même que les Libyens se rendront compte que je vis ici avec un faux passeport. Non, c'est probablement un véritable homme d'affaires. En exil, il y a beaucoup de gens qui ne pensent à rien d'autre qu'à faire des affaires. Sans eux, l'exil serait un enfer. Ces personnages sont d'ailleurs des spécialistes de l'enfer. Sans la mafia et ces créatures, un exilé ne s'en sortirait pas. Parfois on a simplement besoin d'eux, ces mercenaires du cimetière capables de vous simplifier la vie dans la tombe.

Qu'est-ce qu'on apprend sur cette fichue planète ? Est-ce que j'en suis arrivé au point de croire que les mafieux sont indispensables ? Peut-être qu'ils le sont, pas pour tout le monde, mais au moins dans la vie d'un exilé. La lettre se trouve dans la poche de mon pantalon et sera envoyée aujourd'hui. Et Malik peut bien être un mafioso, une taupe

ou même le diable, je m'en fiche complètement. Pour moi, il est un simple facteur.

Même si je m'adresse à Samia dans cette lettre, je ne l'ai pas écrite pour elle mais pour moi-même. Je me sens particulièrement visé par cette phrase d'Emil Cioran : « Seul l'écrivain sans lecteur peut se payer le luxe d'être sincère. Il ne s'adresse à personne, tout juste à lui-même. » J'ai adressé cette lettre à moi et au néant, probablement parce qu'elle n'atteindra jamais sa destinataire. Alors pourquoi je me fais tant de souci à ce sujet ? J'ai pourtant arrêté de vouloir tout comprendre depuis que je suis à Benghazi. Précieux avantages de l'exil. Atteindre un haut degré d'indifférence et prendre les choses comme elles viennent. Dans l'absence de réflexion, l'indifférence et la facilité, on peut aussi trouver son espace de liberté. Cet espace peut prendre toutes les formes, celle de l'écriture d'une lettre ou simplement celle du transit intestinal. Quelle était la phrase de Mustafa sur la nouvelle divinité qu'il avait créée ? « La merde pour unique déesse des bonnes actions. » Je me rappelle encore très bien de lui. Pourtant je ne l'ai vu qu'une fois. Et deux heures seulement. Pas plus.

J'ai rencontré Mustafa à Bagdad, dans la prison de Rassafa où j'étais incarcéré. Un jour, les gardiens ont ouvert la porte de la cellule minuscule, sombre, humide, sale et puante pour y jeter un homme. Il était devant moi, immobile comme un gros sac de farine. Un chauve au teint brun. La trentaine. Soudain, je n'étais plus seul dans cette cellule. Ça faisait tellement de bien de rencontrer quelqu'un dans ce trou. Le nouvel arrivant ricanait. Ses grands yeux noirs lui donnaient un air heureux et perdu à la fois, comme s'il était possédé par un démon. Au début, je pensais qu'il était fou. Mustafa était membre d'un parti islamique interdit. Il ne voulait pas m'en dire plus. Par contre, il s'est fait une joie de me raconter en détail ses

aventures dans la salle d'interrogatoire quelques minutes auparavant.

« C'était incroyable. Les policiers en charge de l'interrogatoire sont des poules mouillées, de vrais lâches. Ils m'ont déjà interrogé il y a un an. Je pensais que c'était fini, que je n'avais plus qu'à attendre l'annonce de ma peine. Et voilà qu'ils déterrent à nouveau mon dossier parce que je-ne-sais-qui a évoqué mon nom. Mais avant de te raconter ce qui s'est passé aujourd'hui, écoute bien ce qui s'est passé à l'époque, pendant les premiers jours d'interrogatoire. Il y a un an, je savais bien que je n'allais pas survivre longtemps à leurs méthodes. Je sentais que s'ils continuaient à me torturer toujours plus violemment, j'allais tout avouer et leur donner le nom des membres de mon parti. Je réfléchissais à ce que je pouvais faire et soudain, j'ai eu cette idée folle... J'ai lutté pendant deux jours pour me retenir d'aller aux toilettes. Je ne voulais pas, je refusais. Ils sont venus me chercher, m'ont menotté et ont commencé à me frapper partout avec leurs matraques. Je n'avais plus à retenir toute cette pression et pouvais enfin me lâcher. Après le septième, huitième ou neuvième coup, j'ai enfin pu me soulager, d'abord des excréments bien durs, puis de plus en plus liquides. Une puanteur insupportable s'est répandue partout dans le bureau. Les policiers se sont mis à hurler : "Bordel de merde, il s'est fait dessus. Sortez-le d'ici tout de suite !" Ils ne m'ont plus jamais attaché ni torturé dans cette pièce. À partir de ce moment, ils ont craint que je puisse faire dans mon pantalon dans leur bureau. Fin de l'enquête. Ma merde m'a sauvé. Je n'avais plus besoin de leur dire ce qu'ils voulaient entendre. Ça fait un an que je croupis ici à cause d'une simple accusation. Je pensais qu'ils allaient m'exécuter s'ils découvraient ce que j'ai vraiment fait. Depuis le jour où j'ai chié, les gardiens et les enquêteurs m'appellent "le putois religieux".